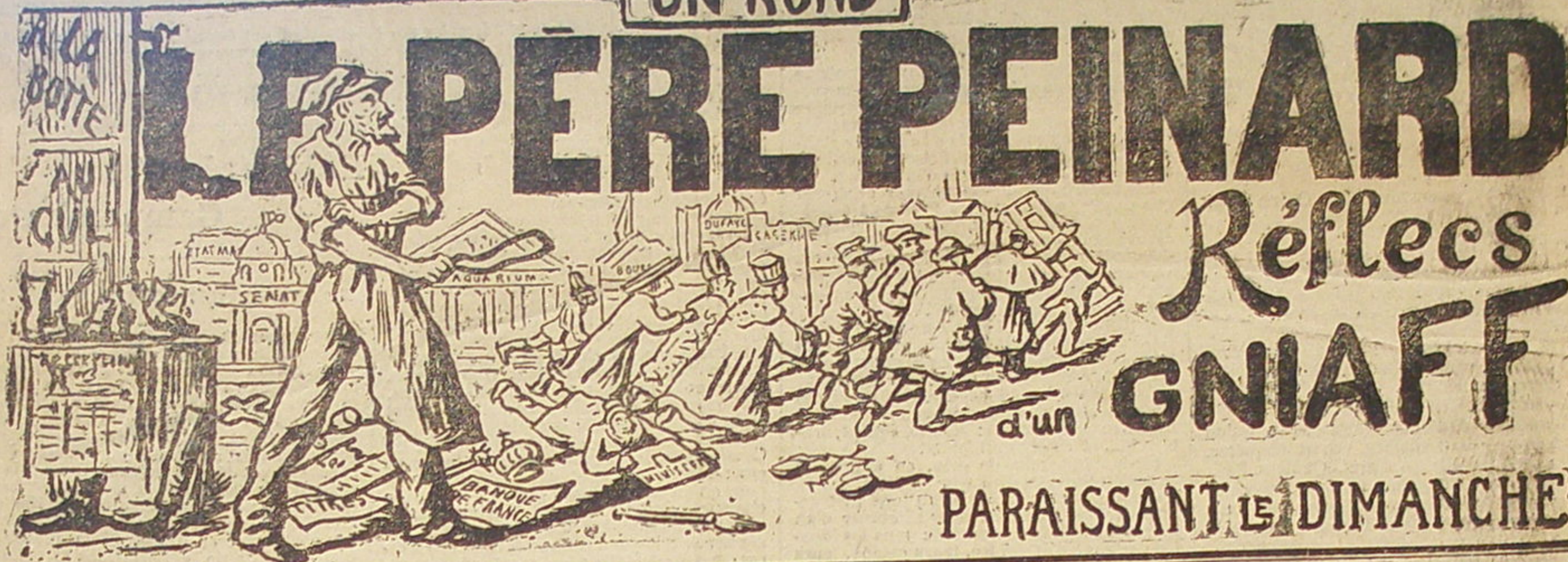


UN ROND



ABONNEMENTS, FRANCE { Un an 3
Six mois 1 50
Abonnements de propagande : 0,50 centimes
pour deux mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris, 15

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR { Un an 5
Six mois 2 50
Abonnement double, 2 exemplaires sous la même
bande, un an : 8 francs.

OHÉ, V'LA LA LIGUE DES TROUILLARDS

RÉVOLTE DES GOSSES D'ANIANE



LIGUE DES... PARFAITEMENT !

En voulez-vous des Ligues ?
Il en pleut, nom d'une pipe !
On n'est pas foutu de faire un pas sans en écraser une.
Y en a pis que des étrons, le long des chemins, en saison de vendanges.
Par exemple, comme foirade, la dernière est bougrement réussie.
Elle décroche le record !
C'est des cornichons de l'Académie, associés à un demi-quarteron de fausses-couches, d'avortons, d'aztèques, de châtés, plus trois andouilles et quatre ostrogoths, — tous plus rachitiques, plus abrutis et plus fourneautins les uns que les autres, qui ont pondu la nouvelle ligue.
Elle a d'ailleurs une étiquette qui n'est pas dans une tinette :
La LIGUE DE LA PATRIE FRANÇAISE.
Zut alors !
C'est une concurrence ! Déroulède va y trouver un cheveu : il va gueuler à la contre- façon, — on lui choppe son ours.
Et il n'aura foutre pas tort ! Les nouveaux liguards sont coutumiers du fait : non contents d'être contrefaits de nature, et d'avoir autant de jugeotte que les doigts de pied d'une limace, les mecs sont contrefacteurs de tempérament.
Le plus truffe de la bande, le François Coppée, ne s'avisa-t-il pas, un jour, de faire la pige à bibi et de tartiner kif-kif un gniaff.
Ça se passait dans l'ECLAIR, l'officiel de la Tour Pointue, à l'enseigne du Père coin de rue.
C'était bête à faire pleurer !
Tellement qu'au bout de six semaines on pria Coppée de fermer son plomb.
Maurice Barrès est un autre contrefacteur de la collection.
Il débuta dans la vie en s'essayant à singer un bâton de cosmétique ; puis, après diverses tentatives piteuses, il s'escrima à poser à l'anarcho... Ça lui alla comme un tablier à une vache ! Il s'en douta presque et changea de contre-façon.
Depuis lors, à travers diverses mé-

taphores, le cosmétique seul est resté enraciné chez lui.
Et Brunetière ? Encore un coco à la manque !
Celui-là, les bons bougres l'ignorent davantage. C'est un chieur d'encre pour catins en retraite devenues bigottes. Il est le rempart de la REVUE DES DEUX-MONDES, une revue qu'il est interdit de lire ailleurs que dans les châteaux et les évêchés.
Brunetière se fit d'abord passer pour un mossieu d'esprit ouvert, pas trop gourde, anti-religieux et un tantinet frondeur. Puis, il s'est converti. Aujourd'hui, il se donne pour cagot fleffé, ne liche que l'eau de Lourdes et, pour encier, s'est offert un bénitier.
Dernièrement, il contrefit les lanceurs de pétards en cherchant à nous monter le bateau de la « faillite de la science. »
En fait de faillite, il n'y a de certaine que celle de sa jugeotte !

Ce serait une trop longue litane que d'éplucher un à un les nouveaux liguards.
Il me suffit d'avoir servi quelques échantillons de ces gourdes aux bons fieux.
Par ceux-là, ils se feront une idée de ce qu'est le reste.
C'est tous des ventre-pleins !
Ils renaudent parce qu'on trouble leur digestion et que la mèche de leur bonnet de coton est défrisée par les échos de la rue.
Or donc, pour faire concurrence à la ligue des Patrouillards, ces chiasseurs ont accouché d'une Ligue des Trouillards.
Ces sacrés pleins-de-truffes groument parce que l'affaire Dreyfus dure trop.
Je suis d'un avis tout contraire, foutre ! Je trouve qu'elle n'a pas assez duré, et je souhaite qu'elle continue... qu'elle continue jusqu'à la désagrégation de la société capitalote.
Ce qu'il y a de rupinkoff dans cette sacrée affaire c'est que le militarisme passe richement à la trique. Et, pour beaucoup, c'est de la faute aux culottes de peau : cette engeance est si bête que, kif-kif des papillons, ils sont venus brûler leurs chamarrures à la lumière.
Il leur était si simple de faire les morts. Mais non ! La gradaille a voulu se solidariser avec la clique de l'Etat-Major.
Ne nous en plaignons pas, nom d'un foutre ! Grâce à ça, l'armée toute entière est éclaboussée.
Les Versaillais les ci-devant, les

François Coppée et autres jean-fesse peuvent jérémier de l'aventure,
Le populo n'a qu'à s'en réjouir !

— 0 —

Les Trouillards de la Ligue ne sont pas des bêtes venimeuses — mais foireuses, tout simplement.
C'est des Versaillais qui font dans leurs culottes.
Avec Déroulède, avec Drumont, avec la gradaille, la jésuitaille et toute la séquelle des pantouffards et des bouffe-youpins, on sait où on va : la situation est franche !
Les raticions veulent goupillonner le populo et rétablir l'Inquisition.
Les galonnards rêvent de repiquer aux massacres de mai 1871.
Drumont veut plumer les Juifs et Déroulède a le dada d'être le chef d'orchestre de ce bachanal.
Les Trouillardscaressent d'identiques rêves... Seulement, ils voudraient opérer en douce : l'asphyxie serait dans leurs cordes, ou bien, la noyade sous les flots des égouts débordés.
N'importe quoi !... Pourvu que l'é-touffement s'opère sans bruit et sans qu'une plainte, un sanglot, une protestation ou un coup de gueule parvienne à leurs oreilles.
Et c'est pourquoi, dans la vilénie, ils sont bougrement plus bas que les Déroulédards.
Avec ceux-ci, au moins, on sait ce qui nous pend au nez : on sait que c'est la réaction, le militarisme, le jésuitisme et toutes les infections à l'avenant.
Avec les trouillards, c'est kif-kifbourriquot, sauf que c'est assaisonné d'hy-pocrisie et de mouscaille.
Donc, moins malpropre est ce grand escogriffe de Déroulède, aux trois quarts mauboule et aux cinq sixièmes enragé que la tronche en cul de poule de François Coppée.
Ceux-là sont des réacs, des Versaillais, — sans phrases !
Ceux-ci sont tout aussi Versaillais, mais d'une autre race : c'est des masturbateurs.
Et c'est les plus infects !

AUX BIRIBIS DES GOSSES

Qui donc prétendait qu'il se passait des horreurs dans les bagnes plus ou moins pénitentiaires où on claquemure les pauvres, soit qu'ils aient commis quelques peccadilles, soit qu'ils n'aient pas de famille ? C'étaient des racontars de grincheux.

Tout va aux mieux dans les maisons de corruption !
Mossieu le ministre a envoyé un de ses gratte-papiers visiter ces boltes — c'est la meilleure preuve que tout s'y passe bien.
Le larbin du ministre, un nommé Jules Legrand, s'est amené dans ces bagnes, après avoir eu soin d'aviser de son arrivée, et les garde-chiourmes lui ont fait voir ce qu'ils ont voulu...
Le birbe ne demandait qu'à être convaincu.
Il a goûté la soupe et a affirmé n'en pas bouffer de meilleure à la table de Félicque ;
Il a visité les cellules de punition et les a trouvées mieux aménagées que le cabanon où on colle les députés pétardiers ;
Il a interrogé les petits martyrs et tous, en présence de leurs gardiens, ont juré être aussi heureux que des coqs en pâte.
Et le jean-foutre Jules Legrand est parti... sans avoir rien vu de ce qu'il aurait dû voir, rien su de ce qu'il aurait dû apprendre.
Il ne lui reste plus qu'à faire un rapport poivre et sel dans lequel il bavera que les atrocités dénoncées sont des horreurs anormales qui ne tirent pas à conséquence.
Et il n'y aura rien de changé !
Il en sera de cette enquête comme il en est de toutes celles qu'emmanche la gouvernaille : ça n'a qu'un but — nous foutre de la poudre aux yeux.
On est tellement jobards qu'on s'imagina que, puisque les grosses légumes se fichent en mouvement, il va y avoir une modification, une amélioration, des réformes...
Il y a la peau !
Les bandits de la haute ne guignent qu'une chose : gagner du temps ! Ils savent que le populo manque de ténacité et de volonté durable et que la moindre hablerie peut calmer son émotion.
C'est pourquoi ils nous foutent des enquêtes dans les jambes !
Ce fourbi masturbateur réussira-t-il ce coup-ci encore ?
Si oui, ça prouvera que nous continuons à être des fausses-couches !
En effet, voici qu'à peine le larbin du ministre a quitté Aniiane que les horreurs y recommencent.
Dire ce qui s'est passé, exactement, est cotonneux — les murs de ce bagne sont épais !
Il faut tout de même que ça ne soit pas ordinaire pour que le Pètrir Isior, qui n'est feutre pas suspect de sensiblerie, ait appelé l'attention.
Voici le tuyau que ce quotidien imprimait l'autre jour :
Des incidents tumultueux, sur la nature desquels on n'est pas encore bien fixé, se sont produits aujourd'hui dans la maison de jeunes détenus d'Aniiane.
Le hasard m'ayant conduit aujourd'hui

Pauvre Liberté! Elle en voit de cruelles, avec ces cochons-là!



Comment ça finira-t-il?... On vous le dira au prochain numéro, les bons bougres!

Conte de Noël

PAR
LOUISE MICHEL

D'hier ou d'aujourd'hui les choses sont semblables, le principal serait qu'elles ne le fussent pas demain.

Il serait difficile d'assigner une date à cette histoire si nous n'avions un indice indiscutable : on pendait à Montfaucon au lieu de guillotiner place de la Roquette. C'était donc avant cette mort de Louis XVI à laquelle tant de gens sont censés rêver.

L'exécution par la hant se faisait tout aussi correctement et avec le même protocole dont on se sert encore aujourd'hui, chez le petit père des potences, là-bas, dans le pays des ours.

C'était un hiver particulièrement glacé où, malgré les braseros installés dans les rues, grand nombre de personnes moururent de froid (des malheureux bien entendu — le froid mordant plus cruellement quand l'on est à jeun et à peine couvert).

C'était une nuit de novembre, — plus glacieuse que ne sont d'ordinaire les nuits de décembre, — nuit pleine de mort où le ciel était d'encens, la terre toute blanche de neige paille à un hussol.

Les petits oiseaux avaient disparu : on

les avait, pendant quelques jours trouvés à terre, le matin, les pattes raidies. Et maintenant on n'en voyait plus, on entendait encore les loups hurler de faim, c'était tout ce qui semblait avoir survécu et à peine si commençait le terrible hiver.

La nuit où commence ce récit un homme d'aspect misérable suivait, enveloppé d'une couverture trouée, l'un des sentiers de ce bois mal famé qu'était alors la forêt de Bondy.

On avait beaucoup parlé depuis quelques mois de gens qui y avaient disparu, mais il aurait fallu, pour craindre quelque chose, avoir la poche mieux garnie et le costume moins misérable que ne les avait le forgeron Pierre Marcel qui se hâtait vers sa demeure ayant à faire à pied un long chemin.

Le visage de Pierre était beau et prévenait autant en sa faveur que ses haillons se recommandaient peu.

Ses yeux profonds et noirs étaient doux, les lourdes boucles de ses cheveux bruns tombaient gracieuses sur ses épaules s'échappant d'un mauvais bonnet troué, tout couvert de neige.

Pierre arpentait légèrement le chemin, ayant hâte de revoir sa femme, Jeanne, et sa petite fille, Margot, malades d'une même cause, la misère. N'avait-il pas assez de la perte de sa mère, morte subitement, sans avoir pris d'autre temps que de s'asseoir, si bien que Pierre ne pouvait se faire à l'idée de cette mort, il espérait toujours s'éveiller de ce cauchemar.

Pourtant c'est une chance pour les sans le sou de mourir sans cesser de gagner leur vie — c'est un privilège.

Mais Pierre n'admettait pas ce privilège-là. C'était un cœur tendre; il adorait sa mère et s'était marié par amour.

Pas par seul amour, il est vrai. Pierre en avait un autre à qui dès ses jeunes années il avait jeté sa vie comme on trempe l'acier à la fournaise; Pierre était un révolté, et un révolté conscient et savant, comme il y en avait peu à cette époque.

Pierre n'était pas sûr s'il retrouverait Margot vivante; elle était si malade, lorsqu'il l'avait quittée il y avait quatre jours pour l'enterrement de sa mère, et c'est si frêle un petit enfant; il se rendait vaguement compte que sans elle sa femme et lui ne voudraient plus vivre, cela lui semblait impossible de suivre sans l'enfant la longue route qu'ils avaient encore à parcourir jusqu'à la fin: ils avaient vingt-cinq ans, le même âge tous les deux.

Une neige fine comme de la poussière emplissait l'air, balayée de temps à autre par des rafales de vent et il lui semblait que toute cette froide nébulosité, toute cette blancheur glacée, montant autour de lui le faisait de pierre.

Il avait eu faim sans s'en apercevoir, et maintenant la faim était passée, l'éblouissement venait. Machinalement, il marchait toujours; tout à coup, le cœur lui tourna, il s'écrouta dans un buisson dont les épines lui déchiraient le visage et les mains.

Pierre fut longtemps ainsi, enfin une persistante chaleur le fit revenir; Tom, le vieux chien de sa mère, que Pierre avait abandonné dans le brutal oubli de la misère, l'avait suivi et lui sauvait la vie.

Pris de remords il caressa la bête et chercha à se relever. Mais, était-ce une chance réelle ou une fantastique illusion de rêve? Pierre en se retournant parmi les ronces, dans les feuilles mortes et la terre, sentit sous sa main quelque chose de semblable à une grosse bourse de cuir. C'en était une,

en effet; il put vérifier, à la blancheur de la neige, qu'elle contenait une poignée de gros sous et quatre écus d'argent.

Moitié rêvant, il se remit en marche, le chien serré contre lui comme pour le protéger. Il avait froid comme s'il allait mourir, mais, soutenu par la pensée d'acheter en arrivant un peu de vin, qui peut-être réchaufferait sa femme et son enfant, il gagnait du terrain. Tout se mêlait dans sa pensée endolorie; je rendrai, pensait-il, peu à peu, cette somme à d'autres, plus misérables encore que moi, elle leur servira comme elle m'aura servi. Ses idées flottaient de la pauvre chambre où il allait retrouver sa famille à la hutte déserte de sa mère dont il avait remis la clef au paysan propriétaire, à la fosse où elle dormait dans le cimetière du village tout blanc de neige et aussi, comment avait-il pu, si misérable qu'il fut, oublier le vieux chien sans asile.

Toutes ces impressions s'entassaient obscures et froides; la fine neige qui tombait toujours délayait sur son visage et ses mains le sang des écorchures, le mêlant à la boue dont il était couvert, et par delà toutes ces fanges, toutes ces douleurs, toutes ces misères, la chaleur d'un soleil lointain, si loin, si loin qu'il le devinait à peine, l'enveloppait de vie à travers toute cette agonie: c'est l'aurore de justice, de bonheur et de paix qui se lèvera quand le vieux monde maudit sera mort.

Deux paysans dont le plus vieux portait une lanterne, l'autre un panier où s'entrechoquaient des gobelets, des choses cliquettantes, sous une serviette nouée autour, croisèrent tout à coup le chemin.

(A suivre.)